

Prédication du dimanche 7 juillet 2013 à Paris, Auteuil

Luc 10, 1-20, pasteur Nicolas Cochand

Quelle tonalité donner à la prédication ? Sévère ou douce ? A la lecture du texte, à quoi notre oreille a-t-elle été le plus sensible, à quoi notre esprit a-t-il été le plus attentif ?

A première écoute, peut-être a-t-on été frappé par la sévérité des paroles du Christ : « je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ! » ; par ses lamentations sur les villes qui refusent d'accueillir les disciples qu'il envoie, par l'injonction qu'il leur fait de secouer même la poussière de leurs pieds lorsqu'ils quittent une ville dans laquelle ils n'ont pas été reçus.

Oui, de quoi se nourrit notre écoute ? qu'allons-nous chercher dans les textes, que retenons-nous des nouvelles qui nous parviennent du monde ? Dans quel esprit accueillons-nous les paroles de nos proches, et quelle tonalité donnons-nous à nos événements quotidiens ?

Il se peut que les paroles du Christ résonnent pour nous comme une plainte, et fassent écho à la morosité qui semble dominer tout autre sentiment aujourd'hui. A peine serons-nous sorti d'un printemps automnal que nous allons trouver qu'il fait trop chaud. La plainte est le mode d'expression commun par excellence, il semble presque incongru, pour ne pas dire impoli, de se réjouir. La morosité règne en maîtresse incontestée de nos conversations.

A première écoute, il se peut que le récit de l'envoi des disciples ait fait écho, chez nous, à ce sentiment de morosité. Et c'est vrai qu'on peut avoir alors l'impression que Jésus lui-même succombe un instant à cet état d'esprit, lorsqu'il constate que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers, qu'il se désole sur le malheur des villes, et que même Capharnaüm n'échappe pas à sa plainte.

Capharnaüm, témoin de tant d'actes et de paroles du Christ, théâtre des premiers miracles qui nous soient rapportés, Capharnaüm qui a hébergé si longtemps le Christ et ses disciples, dans la maison de Pierre, vraiment, le Règne de Dieu s'est approché d'elle, et pourtant, ce n'est pas vers le ciel mais vers l'oubli du séjour des morts qu'elle se dirige.

Et nous pourrions reprendre en chœur, sur notre société qui se déchristianise, qui perd ses valeurs, qui ne croit plus en rien, qui ne connaît plus le Christ, sur l'Église qui se délite, ainsi de suite.

Mais il est temps de contester à cet état d'esprit la suprématie du discours, il est temps de mettre en cause la prétention de décrire toute la réalité sur ce mode convenu. Il est temps de dépasser cette première écoute qui n'a fait qu'entendre encore et toujours la même chose. Alors, foin de la morosité, halte à la plainte, reprenons-nous et écoutons à nouveau.

Christ envoie ses disciples porteurs d'une parole de paix et d'une puissance bienfaisante, et les disciples reviennent pleins de joie. Christ les engage à se réjouir du fait que leur nom est inscrit dans les cieux ; immédiatement après – nous ne l'avons pas lu – le Christ lui-même est transporté d'allégresse.

En voilà une tonalité nouvelle : paix, joie, allégresse.

Quand vous entrez dans une maison, quelle qu'elle soit, dites : la paix à cette maison. Que la paix soit sur cette maison. Voilà la première parole évangélique que le Christ propose à ses envoyés : dites la paix, donnez la paix. C'est le message simple qu'il propose, le message qui reprend la louange des anges qui apparaissent aux bergers au jour de la naissance de Jésus : paix sur la terre ! Le message qui annonce la louange de la foule des disciples de Jésus au moment de son entrée triomphale à Jérusalem, avant de mourir : paix dans le ciel !

L'évangile est acte et parole de paix, le Christ le dit également dans l'évangile de Jean : je vous laisse ma paix, je vous donne la paix. Une paix qui suscite une joie parfaite, une joie imprenable, pour reprendre une expression qui dit bien ce qu'est la puissance de cette paix du Christ.

Une parole de paix n'est jamais perdue, insiste le Christ : si votre paix n'est pas reçue, elle revient sur vous. Vous en êtes les premiers bénéficiaires, et la transmettre, la dire, la donner, c'est se placer soi-même sous le signe de cette paix. Nous le disons d'ailleurs chaque dimanche en ouverture du culte : la grâce et la paix vous sont données. Dans d'autres traditions, l'officiant dit : la paix soit avec vous. Certains échangent également un geste de paix au début de la liturgie de Sainte Cène.

S'il s'y trouve un homme de paix : n'y aurait-il pas ici une invitation : l'invitation à se reconnaître enfant de la paix, invitation à recevoir la parole de paix, le geste bienfaisant qui nous est adressé ? L'expression de Jésus nous interroge à notre tour. Se trouve-t-il ici un homme de paix, une femme de paix ? Christ trouvera-t-il, en entrant chez nous, des femmes et des hommes en attente de paix, en désir de paix, avec eux-même, avec leur prochain, avec Dieu ? Des femmes et des hommes en quête d'apaisement, de pacification, prêts à se laisser transformer par cette paix divine qui ne demande qu'à se poser sur nous ?

Oui, bien sûr, nous sommes venus la chercher, cette paix, et elle nous est accordée, elle nous est assurée. Votre nom est inscrit dans les cieux.

Le Christ ne laisse pas ses disciples dans une illusion angélique, dans un irénisme béat, pourrait-on dire. Le chemin de paix qu'il nous propose passe par du renoncement et du dépouillement.

La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Il y a du travail, et cela vous dépasse, ce n'est pas votre moisson, vous n'avez pas à en porter seul la responsabilité. On peut recevoir cette image comme une injonction qui tend à faire de nous des hyperactifs de la moisson, des super-ouvriers du Christ, mais c'est omettre la suite : priez donc le maître de la moisson pour qu'il envoie des ouvriers.

S'engager sur un chemin de paix avec le Christ, c'est premièrement s'en remettre au Père, renoncer à devenir le maître d'œuvre de sa propre pacification ; la meilleure technique de méditation, la meilleure formation à la rencontre, le travail sur soi le plus approfondi, dans cette perspective, sont utiles dans la mesure où ils nous aident à nous en remettre au maître de la moisson.

Quand vous vous engagez sur le chemin de paix, ne prenez ni bourse, ni sac, ni même sandales : lorsque vous allez à la rencontre de vos frères et sœurs en humanité, ne vous munissez pas de toute sorte de protections et artifices, comptez sur le fait que vous allez rencontrer des hommes et des femmes de paix. Pas même de chaussure à son pied. Sans doute est-il nécessaire de sentir le chemin parcouru.

On me racontait, cette semaine, que les marcheurs du chemin de Saint-Jacques – ou d'autres chemins, du reste – ont tendance à prendre des sacs beaucoup trop lourds, au début, et qu'au fur et à mesure de leur avancée, le sac s'allège de tout ce à quoi ils ont renoncé. S'engager sur un chemin de paix amène à se dépouiller de choses devenues inutiles, car on apprend alors à s'en remettre toujours plus à cette paix reçue.

Et lorsque cela n'a pas été le cas, lorsque l'on n'a pas été reçu en paix, ce n'est pas en vain, la paix que vous avez offerte revient sur vous. Et même si vous secouez la poussière de vos pieds, dites encore que le règne s'est approché de ceux que vous quittez.

Le chemin de paix est un processus permanent, c'est sans doute à cela que nous renvoie la lamentation sur Capharnaüm. Elle s'est perdue en chemin.

La paix du Christ est un chemin de joie.

Certes, il convient de ne pas se tromper de joie, de ne pas tomber dans le piège du sentiment de puissance et de supériorité qui peut accompagner l'expérience de la foi et du témoignage chrétien.

Il nous est donné de nous réjouir, simplement, de ce que notre nom est inscrit dans les cieux.

Amen.